

Skin and Bones

Galerie Ilka Bree
16 novembre 2007 - 31 janvier 2008

Unmani Rubinstein, Lilach Shahar, Efrat Shalem et Anat Shalev appartiennent à la même génération d'artistes de Tel Aviv, mais développent des projets différents. Pour donner une homogénéité, une unité spécifique à cette exposition, il fallait donc les réunir dans la modulation, la déclinaison d'un choix d'ordre thématique : l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur, ainsi que ses résonances dans le jeu multiple des tensions entre d'autres catégories comme le dessus et le dessous, la surface et la profondeur, la peau et les os, l'apparence des choses et leurs structures internes. La traversée de cette proposition thématique s'effectue en empruntant des directions divergentes ou convergentes, dans l'exploitation des diverses possibilités de cette double polarité et de ses modes de manifestation. Elle montre qu'entre seuil et pénétration, expulsion et accueil s'opèrent des passages, des rencontres et des blocages.

Les photographies d'Efrat Shalem, issues de manipulations calculées durant le procédé de développement, s'imposent comme des strates de lumière et de temps où le montré et le caché se transforment en partenaires obligés, tout en devenant chacun le prédateur implacable de l'autre. Chez Unmani Rubinstein, l'acte de voir nous mobilise dans un constant décentrage qui rend les limites flottantes, provisoires. Ses peintures sur plexiglas agissent à la fois sur l'espace qui les constitue et celui qui les accueille. Elles propagent, à travers une chaîne d'effets d'éclairage, de

dépassement et de transparence, l'impact d'une ouverture reconduite bien au-delà de la logique du dispositif initial.

Les dessins au feutre pantone de Lilach Shahar sont des autoportraits marqués par des zones éclairées et des zones d'ombre qui convoquent une sorte de combat visuel entre les traces cruelles d'indéfinissables agressions et l'intimité enfouie de blessures non-apparences. Son visage est un paysage de larmes, de sang et de rougeurs où, étrangement, la fragilité produit une force conférant à cette mise à vif une exigence vitale. Anat Shalev emprunte les costumes de divers personnages et soumet les images qui en découlent à un processus d'éclatement et de profusion. La technique utilisée pour reconstruire ces images est celle du collage et de ses incidences fantaisistes et transgressives. La perception de la réalité est ainsi livrée aux échos, correspondances et collisions des fragments assemblés, qui font bouger les articulations entre intériorité et extériorité.

Didier Arnaudet

Unmani Rubinstein, Lilach Shahar, Efrat Shalem and Anat Shalev are all part of the same generation of Tel Aviv artists, but their work is quite different. In order to give this exhibition a certain homogeneity and specific unity, their production had to be considered a modulation or variation on a chosen theme, the opposition between interior and exterior and its resonance in the manifold interplay of tensions between other categories such as under and above, surface and depth, skin and bone, the appearance of things and their internal



«Skin and Bones». Lilach Shahar.
«Nadia and I». Dessin au feutre. 37 x 28 cm. Felt pen drawing

structures. This theme is negotiated by taking both diverging and converging directions, working through the diverse possibilities of this double polarity and the modes in which it manifests itself. Taken as a whole, the show brings out the passageways, encounters and obstructions that exist between threshold and penetration, expulsion and welcome.

Shalem's photos, made through timed interventions during the process of development, represent compelling strata of light and time where the hidden and the revealed turn out to be existentially interdependent, even as each becomes the implacable predator of the other. For Rubinstein, the act of seeing pulls us into a constant decentering that makes all boundaries fluid and provisional. Her paintings on Plexiglas work simultaneously on the space of which they are constituted and on the one that receives them. Through a chain of lighting effects, overloading and transparency, they propagate the impact of an opening taken way beyond the logic of the initial setup. Shahar's Pantone felt-tipped pen drawings are self-portraits marked by lighted and shadowy areas that suggest a sort of visual struggle between the cruel traces of indefinable aggressions and the buried intimacy of unseen wounds. Her face is a landscape of tears, blood and red splotches, where, strangely, the fragility produces a strength that gives this raw exposure a vital exigency. Shalev borrows the costumes of various characters, blows apart the resulting images and scatters the pieces. Then, in a collage, she reconstructs these images and their fantasy-like and transgressive repercussions.

Thus the perception of reality is delivered up to the echoes, correspondences and collisions of the assembled fragments, which set into motion the articulations between interiority and exteriority.

Didier Arnaudet

Translation, L-S Torgoff

If Everybody Had an Ocean : Brian Wilson, une exposition

CACP musée d'art contemporain
17 novembre 2007 - 9 mars 2008

If Everybody Had an Ocean est l'histoire d'une vague à la fois arrondie et tranchante, compacte et fluide. Cette vague convoque Brian Wilson, principale force créative des Beach Boys, personnalité écartelée entre des appels contradictoires, happée par des vertiges redoutables, comme « grille de lecture » d'un assemblage d'œuvres d'art des années 1960 à nos jours, en lien avec la culture populaire et le contexte social et urbain de la Californie. Elle se compose d'un mélange de résonances du pop art, d'une réactivation de la peinture abstraite, de propositions issues du minimalisme et de l'art conceptuel, mais aussi d'échos ensoleillés de musique, de surf, de voitures customisées et d'émotions liées à l'adolescence. De la visibilité inventive des slogans de Sister Corita Kent à la subtilité colorée des plaques de John McCracken, du hot-dog de Roy Lichtenstein à la fragilité des mobiles aptes à saisir la lumière de Pae White, des poussées mousseuses de Roger Hiorns aux films « sans caméra » de Jennifer West, réalisés par macération des pellicules dans toutes sortes de substances, des ondulations acidulées de Jim Isermann aux étonnantes variations imaginaires des collages de Fred Tomaselli, cette vague interroge un large registre de visions, de désirs et de cristallisations, gratte une mémoire, se détache de sa transparence, s'approche d'une intimité plus rugueuse, se porte ailleurs pour manifester une présence moins prévisible un éclat plus fécond.

Alex Farquharson, commissaire de cette exposition, présentée durant l'été 2007 à la Tate St Ives (Cornwall, UK) dans un format plus restreint, ne cherche pas à unifier le développement de cette vague, à contrôler sa montée en puissance, à régulariser sa pente. L'exercice consiste, pour lui, à la prendre, comme un surfer. Il s'agit donc de s'inscrire dans la singularité de son mouvement, de se laisser soulever par son énergie et de se maintenir en équilibre tout en conservant la capacité de changer de direc-



«Skin and Bones», Anat Shalev. «Sufferin», 2006. Collage.
100 x 127 cm